

Christine Beaulieu, maîtresse de chantier

Raymond Bertin

Number 176 (3), 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94647ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2020). Christine Beaulieu, maîtresse de chantier. *Jeu*, (176), 84–89.



CHRISTINE BEAULIEU, MAÎTRESSE DE CHANTIER

Raymond Bertin

Elle a construit, avec *J'aime Hydro*, une œuvre phare du théâtre documentaire, un spectacle-enquête qui l'a transformée, sous les yeux du public, à qui elle a livré ses doutes et ses réflexions, entre vulnérabilité et détermination. L'actrice relate quelques pans de l'expérience, et redit son amour du théâtre.

Christine Beaulieu a suivi le parcours de la combattante: sortie de l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe en 2003, elle entame un périple marquant avec *Au moment de sa disparition*, spectacle pour ados du Théâtre le Clou, signé Jean-Frédéric Messier et mis en scène par Benoît Vermeulen, dont la tournée l'entraîne sur les routes (Québec, France, Suède, Espagne, Russie) pendant cinq ans, son rêve! Elle joue ensuite dans *Les Points tournants* de Stephen Greenhorn, traduit par Olivier Choinière et monté par Philippe Lambert

à La Licorne en 2006, repris en 2009, dans *Grain(s)/Seeds* de Porte Parole, son premier théâtre documentaire, qui l'occupe de 2012 à 2014. Sans oublier les spectacles qu'elle produit au Théâtre la Chapelle, *La Mort de Kubrick* et *Texas, petit thriller texan*, et l'aventure collective de *Vie et mort du roi boiteux* de Jean-Pierre Ronfard, mis en scène par Frédéric Dubois à l'Espace Libre (2009), *La Fureur de ce que je pense*, d'après les livres de Nelly Arcan, créée par Marie Brassard à l'Espace GO en 2013, reprise en 2018. Des années à enchaîner les spectacles dans un quasi anonymat, à l'instar de bien d'autres interprètes. Jusqu'à l'inattendu, improbable comme son titre, *J'aime Hydro*, qui va tout changer, et d'abord sa créatrice.

Dans son appartement du Plateau Mont-Royal où s'empilent les boîtes avant son imminent déménagement, la comédienne me reçoit entre deux jours d'un tournage qui l'occupe à temps plein cet automne: dans *L'Œil du cyclone*, nouvelle série à Radio-Canada, elle tient son premier rôle principal dans une comédie, «une mère de famille avec trois enfants, prise dans le brouhaha de sa vie». «Je suis chanceuse, dans les circonstances actuelles, d'avoir du travail. Par contre, tourner avec la COVID, c'est difficile, avoue-t-elle. Le plus dur, c'est de créer des liens avec une nouvelle équipe masquée. En comédie, tu dois être très à l'aise, déliée, bien: mais là, je fais ma scène, ensuite je regarde l'équipe, ne vois pas de sourire. Ils ont peut-être tous et toutes le sourire dans la face, mais je ne le vois pas.» Elle ajoute que respecter toutes ces règles hypothèque beaucoup de temps sur le plateau; la spontanéité peut en prendre un coup.

RÉVÉLÉE PAR LE THÉÂTRE

Christine Beaulieu est une habituée des plateaux télévisuels, où elle a tenu des rôles dans une quinzaine d'émissions avant 2016, et cinématographiques: elle a participé à dix films durant la même période, dont, en 2015, *Le Mirage* de Ricardo Trogi, où elle ne passa pas inaperçue. Mais c'est au printemps 2016, au Festival TransAmériques, en dévoilant les trois premiers épisodes de *J'aime Hydro*, qu'un tournant se dessine. Malgré les doutes formulés à l'idée de cette enquête sur la société d'État emblématique pour en faire un spectacle de théâtre documentaire, qui risquait d'être ennuyeux de didactisme, la vague de sympathie est immédiate, et elle déferle encore. L'œuvre à laquelle elle a travaillé plus d'un an est reprise en septembre, puis viennent les épisodes 4 et 5: l'intégrale, totalisant trois heures et demie, passe des petites aux grandes salles, parcourt les régions du Québec, fait l'objet de diffusions en balado, en *streaming*, à la télévision, reprend l'affiche à Montréal, fait un saut en France... Beaulieu et son œuvre sont primées en 2017: meilleur spectacle de l'année par l'Association québécoise des critiques de théâtre, Prix Michel-Tremblay du meilleur texte porté à la scène par la Fondation du Centre des auteurs dramatiques.

La comédienne s'affirme boulimique de théâtre: «C'est le terrain de jeu que je connais le mieux. Presque tous les livres de ma bibliothèque sont des livres de théâtre; j'ai été dans tous les théâtres de Berlin, de Paris, mon premier voyage seule, à 18 ans, était en Écosse pour le festival d'Édimbourg; du théâtre, j'en ai vu, dévoré, digéré, j'ai toujours été intéressée par ce qui se fait ailleurs, je



J'aime Hydro de Christine Beaulieu, mis en scène par Philippe Cyr (coproduction Porte Parole, Champ gauche et Festival TransAmériques), présenté à l'Usine C en avril 2017.
Sur la photo : Mathieu Gosselin et Christine Beaulieu. © Pierre Antoine Lafon Simard

suis très allumée par le théâtre allemand... *J'aime Hydro* est arrivé alors que j'étais dans la trentaine, avec une certaine expérience. J'étais prête à mettre sur scène ce que j'aime du théâtre. J'aime quand les acteurs nous parlent, j'enviais aux humoristes ce contact avec le public. Robert Lepage, qui est une grande inspiration pour moi, fait ça : il parle au public, beaucoup, depuis longtemps.» Selon elle, le succès de sa pièce tient en partie à ce mariage entre stand-up et jeu théâtral.

FAIRE RIRE

D'où origine son désir de monter sur scène ? «Je viens d'une famille très vivante, lancée-elle. J'ai trois sœurs, dont des jumelles qui sont nées neuf mois après moi : chaque année, pendant trois mois, nous avons donc le même âge, elles sont très proches de moi. Ma sœur aînée, qui est réalisatrice, possède un leadership incroyable et, enfant, elle nous faisait faire des spectacles, nous mettait en scène, moi et mes sœurs, qui sont de véritables clowns, très drôles ! Mon père et ma mère sont aussi des gens qui aiment la fête, très expressifs. C'est émotif chez nous, ni sérieux, ni lourd, ni conservateur, mais très libre. Mon père a joué au théâtre, en amateur ; il était très bon. Peut-être que ça m'a influencée.»

Plutôt timide, réservée, dans sa bulle, elle raconte s'être laissée entraîner par trois amies, à l'école polyvalente Chavigny de Trois-

Rivières. Les quatre ont passé les auditions pour accéder à l'option-théâtre de l'école, elle fut la seule choisie. «Je vais toujours me rappeler la première fois où je suis montée sur scène : je jouais un homme, le comte Almaviva du *Mariage de Figaro*, un homme avec une barbichette [rires] qui devait séduire les femmes !» Entrant en scène, Christine-Almaviva aperçoit cette comtesse convoitée et lui fait un bruit de bouche, claquement de la langue sur les dents, pour attirer son attention et la séduire, et le public croule de rire. C'est le déclic : «J'ai adoré cette sensation d'offrir quelque chose et de recevoir une réaction immédiate en échange. C'était jouissif ! Dans *J'aime Hydro*, je carbure à ça. Le metteur en scène, Philippe Cyr, me dit souvent, pour me ramener : "Christine, *slaque* la Poune !"»

Si sa grande popularité lui vient de *J'aime Hydro*, elle attribue ce succès au travail collectif : «Je suis entourée de gens plus intelligents que moi ! [rires] La brillante Annabel Soutar, directrice de Porte Parole, m'a laissée libre de choisir toute l'équipe. J'ai donc sollicité des gens que j'admire. Tous ont accepté, et c'est ça notre force : Mathieu Gosselin, acteur mais aussi dramaturge, a une culture générale infinie, il a apporté beaucoup tout au long du processus ; l'illustratrice Mathilde Corbeil, si clairvoyante, intervenait au-delà de son dessin ; «le gars du son», Frédéric Auger, est un génie, qui me reprend quand je fais une faute de français... Tout le

monde était partout, les points de vue étaient tellement riches ! Odile Gamache au décor, Mathieu Doyon à la musique, son piano et ses inventions irremplaçables, et bien entendu Philippe Cyr, qui a fait une mise en scène tellement réussie qu'on ne la voit pas, une mise en scène dont on ne parle pas assez, car lui aussi s'est mis au service de l'histoire. Et puis, un jour, l'histoire nous a dépassés, c'est elle qui nous disait ce qu'il fallait faire. La grande réussite est là, dans l'équipe que nous formons.»

CHANTIER EN CONSTRUCTION

J'aime Hydro poursuit sa destinée, mais la nouvelle mouture prévue pour janvier 2021 est reportée, peut-être à l'été : «Le spectacle n'est pas mort, car je veux rencontrer la nouvelle PDG d'Hydro-Québec, Sophie Brochu, qui souhaite aussi cette rencontre ; cette femme est extrêmement inspirante. On veut refaire tout l'épisode 5, qui ne me satisfait toujours pas [rires], mais vous savez : depuis le début, on n'a jamais cessé de travailler, d'ajuster des choses, il y a eu une nouvelle édition du livre, on continue. Mais ce sera présenté quand on pourra aller au théâtre plus librement, disons. Je ne suis pas emballée à l'idée de jouer avec toutes les contraintes actuelles.»

Quand l'épidémie se déclenche, l'équipe est en France, à Nantes, où trois représentations ont été données au Grand T, une salle de



Sang de Lars Norén, traduit par René Zahnd, mis en scène par Brigitte Haentjens (coproduction Sibyllines et Théâtre français du Centre national des Arts), présenté à l'Usine C en janvier et en février 2020.
Sur la photo : Sébastien Ricard et Christine Beaulieu. © Jean-François Héty

900 places, comble: «Ç'a été extraordinaire! Les Français ont adoré le spectacle. J'ai beaucoup adapté le texte pour les rejoindre: j'ai fait des liens avec leur situation énergétique, parce qu'au fond, nous, c'est l'hydroélectricité, eux, c'est le nucléaire géré par une société d'État comme ici; ils ont la même fierté de leur expertise, c'est très semblable.» L'autrice a ajouté au programme de soirée un petit glossaire d'expressions québécoises (gosser, capoter, écoeurant...) fort apprécié, et on a traduit à la française certaines phrases de Bernard «Rambo» Gauthier, par exemple, celle-ci, qui la fait s'esclaffer: «Mathieu Gosselin disait la phrase telle quelle: "Tabarnak de logique de débile de moineau, ostie, moi, j'en reviens pas!" et Mathieu Doyon la traduisait en "Putain de logique de bécasse abruti, moi ça me dépasse!" C'était tellement drôle. Nous n'avons rien dénaturé, mais leur avons donné les clés pour qu'ils ne soient pas perdus. Jamais je n'aurais pensé jouer cette pièce en dehors du Québec, ce passage en France est un grand accomplissement.» Écoulant son séjour, l'équipe a dû annuler une représentation en banlieue de Paris, où plusieurs programmeurs étaient attendus. Ce sera partie remise.

Au Québec, la tournée l'a menée partout où il y a de grandes salles, pour atteindre au total près de 100 000 spectatrices et spectateurs. L'accueil est le même partout, certains soirs

sont «magiques, électriques»: «Les gens crient parfois dans la salle, il y a quelque chose du *show rock*, c'est ben spécial», dit-elle, avant d'ajouter: «Là où ça a été le plus difficile pour moi, c'est à Sept-Îles, car tous les personnages que j'ai rencontrés sur la Côte-Nord étaient dans la salle. J'étais très fébrile. Il y avait le maire et l'ancien maire de Havre Saint-Pierre, Bernard Gauthier était là, certains membres des communautés innues, Réjean Porlier, maire de Sept-Îles, des entrepreneurs en construction, tous des gens avec des opinions divergentes, oh *my god!* Je voulais que tout le monde soit à l'aise. Tous les intervenants avaient approuvé le matériel, chacun avait reçu et était d'accord avec le texte qui le concernait, mais sur la Côte-Nord, les conflits peuvent se régler à coups de poing sur la gueule, alors pour certains de mes personnages, c'était épeurant, parce qu'ils ont dénoncé des choses et — même si une compagnie n'est pas nommée dans la pièce, là-bas, les gens se reconnaissent. C'était très délicat, je sentais aussi leur fébrilité dans la salle, et on dirait que je l'ai tout absorbée. J'étais bouleversée, mon équipe l'a senti et m'a soutenue, ça s'est bien passé.»

UNE LEÇON DE VIE

Parmi les rencontres marquantes, celle des Innu-es, qui survient à la fin de l'épisode 4, provoque une prise de conscience inattendue: «C'est vraiment un point tournant: je suis

arrivée à la Maison de la culture innue, à Ekuanitshit, fatiguée. Je venais de me chicaner avec mon amoureux, j'étais seule, la Côte-Nord, c'est *rough*, j'en avais lourd sur les épaules, et Rita Mestokosho a vu tout de suite ce fardeau et a voulu m'en délivrer. Jusqu'à ce moment, j'avais surtout interrogé des messieurs en veston-cravate derrière un bureau, qui me tendaient la main... Elle, elle cherchait du feu, a fait brûler de la sauge, on s'est assises sur la table, une tout autre façon d'aborder la rencontre, hors du protocole habituel; et elle m'a parlé de moi, m'a chanté un chant de libération, un geste d'une générosité inestimable. C'était tellement beau, j'ai beaucoup pleuré, et mon stress, mes peurs sont tombés. C'est une grande leçon de vie: je me redis encore les paroles qu'elle m'a dites, apprendre à dire non, à respecter mes limites. La délivrance à travers le cri... Crier, ça fait du bien, on oublie ça dans nos vies standardisées! Les Autochtones ont cette capacité de revenir à la base, à l'essentiel, à l'instinct, en dehors de la politesse, des cadres et des codes sociaux.»

À son retour, ce moment personnel, privé, Annabel Soutar veut l'inclure dans le spectacle. «Je ne pensais jamais mettre ça dans le *show*! Voyons, voir si je vais crier mon nom sur scène! Je ne voulais pas. Je trouvais ce moment trop intime. Mais Annabel a eu raison. J'ai reçu de nombreux témoignages sur ce passage précis de la pièce et tous les autres

moments plus personnels que nous avons finalement décidé de partager, à l'encontre de ma pudeur naturelle.» Depuis, elle a tourné un film à Schefferville, *Nouveau Québec*, premier long-métrage de Sarah Fortin, chez les Innu-es et les Naskapis. Là, elle s'est fait des ami-es innu-es (Jean-Luc Kanapé et Kim Picard) qui, venu-es à Montréal pour voir *J'aime Hydro*, lui ont suggéré de remercier les rivières en innu... Beaulieu, qui ne parle pas la langue, a d'abord douté de ce geste, puis a cédé devant leur insistance et leur «permission»: sur scène, Mathieu Gosselin,

jouant Rita Mestokosho, remercie d'abord en innu la terre et le ciel, ce qui permet à Christine, à la fin de la pièce, de remercier les rivières: «*Tshinashkumitin Shipu.*» Un bel ajout, un moment très beau.

« Je pense qu'on a beaucoup de chemin à faire vers ces peuples. La peur de l'appropriation culturelle peut nous retenir. Il faut prendre garde que cette peur ne nous empêche pas d'aborder sincèrement, avec notre cœur, des enjeux qui nous touchent pour vrai.» À la récente Fête nationale, en juin dernier,

Christine Beaulieu a dit « merci rivières » dans les 11 langues autochtones du Québec, dans un conte sur l'eau de son cru¹. « J'ai parlé avec des gens de chaque nation, je me suis efforcée de bien articuler chacune des langues, comme un immigrant fait l'effort d'apprendre le français quand il arrive ici. Nous, les francophones, nous sommes des immigrants ici pour les Autochtones; ce serait la moindre des choses de savoir leur dire merci dans leur langue. C'est débile: je suis capable de dire merci en 15 langues, en russe, en espagnol, en italien, en danois, en thaïlandais, dans toutes les langues des pays où je suis allée, et je ne pouvais le dire en aucune langue autochtone, ce qui est, je pense, un immense manque de respect. Pourquoi on n'apprend pas à l'école à dire merci dans ces 11 langues? Ce serait un minimum. »

SE SURPRENDRE SOI-MÊME

Qui a vu Christine Beaulieu, en 2020, dans *Sang* de Lars Norén, ou, en 2018, dans *La Vie utile* d'Evelyne de la Chenelière ou *Nyotaimori* de Sarah Berthiaume, comprend que la comédienne n'a pas fini d'étonner et, selon ses vœux, de se surprendre elle-même. Ses éloges envers les metteurs et metteuses en scène en témoignent, à commencer par celle de *Sang*, un type de théâtre bien différent de *J'aime Hydro*, où elle était méconnaissable: « Ça été une expérience très forte. Brigitte Haentjens est une créatrice extrêmement investie, qui nous invite à s'investir autant qu'elle. On est happé-es par le projet, grâce à elle on glisse dans les ténèbres de la tragédie et on se retrouve dans une bulle de création folle, c'est beau, c'est rare; on veut tout donner à Brigitte. Physiquement, c'était très dur parce que je me faisais torturer. C'est du jeu, mais ça fait mal au corps pour vrai, mentalement aussi. Ce rôle était un vrai défi: le texte, l'accent, le personnage, très posé, qui ne gigote pas, ne bouge pas... J'ai beaucoup travaillé, je me sens vraiment choyée que Brigitte soit venue me chercher pour me



La Vie utile d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène par Marie Brassard (coproduction Espace GO et Festival TransAmériques), présentée à l'Espace GO en avril, en mai et en juin 2018. Sur la photo: Jules Roy Sicotte, Christine Beaulieu et Evelyne de la Chenelière. © Caroline Laberge

1. Le texte *Eau nationale* est accessible sur la page Facebook de son autrice.



Nyotaimori de Sarah Berthiaume, mis en scène par Sébastien David (coproduction La Bataille et Centre du Théâtre d'Aujourd'hui), présenté au CTDA en janvier et en février 2018. Sur la photo : Macha Limonchik et Christine Beaulieu. ©Valérie Remise

confier le rôle de Rosa. Elle sentait que le personnage était en moi et m'a convaincue d'y croire.»

Sans transition, elle enchaîne: «Brigitte, comme Marie Brassard, n'est pas dans le *casting*, on n'est pas confiné à jouer qui on est. Marie m'a fait incarner la mère d'Evelyne de la Chenelière dans *La Vie utile*, avec de longs cheveux gris et une voix transformée. Je suis très inspirée par Marie Brassard, elle a changé ma pratique. Quand elle m'a rencontrée pour ce spectacle, elle ne m'a même pas parlé du personnage, elle m'a seulement dit: "Je veux que tu travailles avec nous." Elle n'est pas dans le résultat,

elle cherche l'unique, ce qui n'a jamais été fait.» Beaulieu affirme tout de go que ce rôle dans *La Vie utile* a été l'un de ses préférés en carrière.

Et pour la suite? «Il y a plein de créateurs époustouflants au Québec, mais je dois avouer que je suis éblouie par les femmes de ma génération qui ont créé, à mes yeux, les meilleurs spectacles des dernières années. Édith Patenaude, Catherine Vidal, Alexia Bürger, Alix Dufresne, Mélanie Demers, Sophie Cadieux, Elen Ewing, Odile Gamache, Geneviève Lizotte, ces femmes sont les forces vives de notre théâtre actuel. Elles sont pleines, elles débordent de talent,

de créativité, je suis en totale admiration devant ces créatrices. Avec elles, le théâtre du Québec est en pleine santé, il bouillonne, n'a pas besoin de la COVID pour se réinventer. Il est vivant, il m'anime et me fait bouger, je l'aime. Donnons de grandes responsabilités à ces femmes, elles en sont capables. Donnons-leur les moyens de leurs ambitions.»

Intarissable, la comédienne conclut par ce souhait: «Bon courage à tous mes collègues du milieu théâtral. Ne perdez pas vos idées, réchauffez-les au fond de vos cœurs. Je veux m'asseoir un jour dans votre théâtre pour découvrir ce que vous avez couvé chaleureusement durant cette pandémie.»